

Michel les contempla longtemps en pensant à Calimard ; il prit ensuite sur ses genoux Joseph, l'aîné des deux petits garçons, et le caressa paternellement.

Dès le même jour, comme il avait été dit il fut fait. Et après trois mois de séjour à La Rochelle, le second maître repartit pour Toulon.

VI.

FIN DES AVENTURES DE MICHEL MARTAILLO.

L'ancien commandant de la *Bellone* étant revenu de Paris avec l'ordre d'armer et de monter le vaisseau le *Sans-Pareil*, maître Martaillo ne manqua pas de se présenter chez lui. On conçut que l'officier marinier obtint sans peine son billet d'embarquement. Pendant le cours de la campagne, le taciturne marin se montra plus ennemi que jamais, en paroles du moins, de tous les dévouemens d'action. Lorsqu'à la table de la maistrance il lui arrivait de rompre son silence accoutumé, ce n'était que pour commenter le même texte. Il finissait toujours par songer à Calimard, et alors, afin de dévorer sa douleur, il s'éloignait brusquement ; ses collègues s'habituaient à la longue à cette bizarrerie de caractère.

Cependant, trois ou quatre fois, on eut besoin d'hommes intrépides, surtout lors du fameux coup de vent qu'essuya le vaisseau entre les Beléares et la côte d'Espagne ; le commandant choisit constamment maître Martaillo le premier de tous.

Le *Sans-Pareil* ayant démâté de ses trois mâts de hune, il importait de couper les manœuvres qui le retenaient le long du bord. Il s'agissait du salut du bâtiment ; les espars, repoussés contre la muraille par une mer furieuse, menaçaient de la défoncer à chaque instant.

Le second maître n'avait pas même eu besoin d'être nommé, il s'était élancé à l'extrémité la hache à la main, son exemple fut suivi ; les mâts furent entraînés par la mer, et le navire dégagé. Les dangers que courut Michel en cette circonstance sont imaginables ; s'il ne fut pas enlevé par les lames, c'est par une sorte de miracle.

En rentrant à bord, comme on le louait de son sang-froid et de son courage, il répondit avec humeur :

— J'ai fait mon service ; mais croyez bien que sans ça je ne m'exposerais point de même, pas si bête !

Néanmoins il continua de jouer sa vie à pair ou non, toutes les fois qu'il vit quelqu'un en péril.

Après chacun de ses actes de dévouement, il restait huit jours sans desserrer les dents, morne, mécontent de lui-même ; il s'adressait les plus violens reproches, et si on le questionnait, il s'accusait rudement d'être incorrigible et de retomber toujours dans sa chienne d'habitude.

Nous allons maintenant passer sous silence cinq ou six années de la vie de notre héros. Bornons-nous à dire qu'il reparut trois fois à La Rochelle. Madeleine soignait la bonne femme Martaillo, les enfans de Calimard grandissaient, la délégation était exactement servie par les soins du commissaire de l'inscription maritime. Au retour de chaque campagne, le second maître partageait en outre son décompte arriéré avec sa mère et celle qu'il nommait sa sœur. D'un autre côté, l'or portugais avait été sagement employé. Une partie de la somme était placée à la caisse d'épargne, l'autre avait servi à compléter le bien-être des

braves gens que M. Dumaine venait toujours voir de temps à autre, et qu'il protégeait avec une noble sollicitude. Rien de tout cela ne changeait les opinions du grognard d'eau salée ; la mort de Calimard était à ses yeux un argument sans réplique contre le dévouement.

En 1838 et 1839, Michel Martaillo, alors premier maître de manœuvre, naviguait dans les Antilles à bord d'une grande corvette. Il se trouva en rade de Port-Royal, lorsqu'eût lieu le tremblement de terre. Il passa consécutivement trois jours et trois nuits à piocher, à déterrer les vivants du milieu des décombres, à travailler de toutes ses forces. Il fut blessé par plusieurs éboulemens, tandis qu'il creusait sous les ruines des passages pour ceux qu'il arrachait à la mort. Par effet de cet excès de zèle, il fut atteint de fièvre jaune. Pendant sa maladie, il répétait avec désespoir le nom de sa mère et celui de Madeleine.

— Qui leur donnera du pain ? Qui leur enverra sa déléguée ? s'écriait-il ; j'avais bien besoin de m'èreinter pour ces créoles et ces nègres de malheur ; je suis un sans cœur et un misérable, c'est sûr !

— Tranquillisez-vous, maître Martaillo, dit le chirurgien-major, ayez du flegme et de la confiance, je réponds de vous guérir.

— Du flegme, comment voulez-vous que j'en aie ? Si j'avale ma gaffe, ma vieille mère et Madeleine retomberont dans la misère.

— Vous guérirez, maître, poursuivit le docteur, vous guérirez si vous n'avez pas peur de mourir.

— Peur ! dit le marin ; je n'ai pas peur pour moi, mais pour elles.

— Alors je vous ordonne de ne plus vous inquiéter, c'est ma consigne, reprit le médecin.

— Suffit major, répliqua maître Martaillo, qui obéit à la lettre.

Huit jours après, il était sur pieds.

Faut-il ajouter qu'étant à Cayenne, comme un requin allait dévorer un baigneur, Martaillo se précipita brusquement à la mer ? Sa chute fit peur au terrible cétacée qui prit la fuite.

A la Havane, maître Martaillo étant descendu à terre avec son commandant, pendant une émeute de noirs, préserva l'officier supérieur d'un coup de stylet, mais le reçut lui-même à la main. Soit que l'arme fût empoisonnée, soit que la chaleur seule eût envenimée la blessure, la gangrène s'y mit ; il fallut couper l'avant-bras du vaillant maître d'équipage.

Durant l'opération, il se reprochait encore sa chienne d'habitude en disant :

— Je n'avais que deux bras pour les faire vivre, et, à cette heure, me voici manchot.

Malgré ses regrets qu'il ne dissimulait point, maître Martaillo avait des droits à la reconnaissance de son capitaine. Un rapport circonstancié, dans lequel l'officier supérieur mentionnait tous les derniers actes de dévouement du marin, fut expédié au ministre. Quand cette pièce arriva, l'ancien commandant de la *Bellone* et du *Sans-Pareil* était attaché au ministère de la marine. Dieu fit qu'il en entendit parler. Aussitôt le capitaine de vaisseau relata, dans un second rapport, tous les autres exploits du maître de manœuvre. On retrouva aussi une pièce adressée au ministre, longtemps auparavant, sur le même homme, par les autorités d'un village des bords de la Durance.

Michel Martaillo, cependant, avait été renvoyé dans ses foyers comme désormais incapables de servir l'état. Il avait alors quarante-huit ans passés. Or, attendu qu'il naviguait depuis l'âge de dix ans, il complétait, interruptions déduites,